

Source : <http://cadtm.org/Du-petrole-dans-les-crises>

Téléchargement 25 05 2016

Du pétrole dans les crises économiques

24 mai par Robin Delobel , Mathieu Auzanneau



Photo by Val K. du collectif Bon Pied Bon Oeil

Le système économique dominant repose entièrement sur la croissance, elle-même largement dépendante du pétrole. En vue de comprendre plus amplement le rôle de cette énergie vitale pour nos économies, nous avons interrogé Mathieu Auzanneau, auteur de « Or noir, la grande histoire du pétrole » et rédacteur du blog « Oil man » sur le site du journal Le Monde.

Comment expliquer qu'en ce début d'année 2016, le prix du pétrole continue de baisser alors que ce prix très bas a provoqué de nombreuses faillites d'entreprises pétrolières aux États-Unis ? Ne doit-on pas s'attendre à une hausse ?

Mathieu Auzanneau : Avant de répondre à cette question précise, il faut remonter plus loin dans le temps. D'abord quand on a vu les cours du baril s'effondrer, lors de l'été 2014, les gens qui étaient focalisés sur les questions pétrolières se sont dit « c'est grave, c'est un phénomène qu'il faut attribuer essentiellement à ce qu'il se passe du côté de l'offre ». On a ce boom inattendu des pétroles de schiste aux États-Unis qui crée une surabondance. Mais avec le recul, on s'est aperçu qu'en réalité ce n'est pas le cours du baril qui s'effondrait mais les cours de toutes les matières premières, notamment tous les grands métaux et le charbon.

C'est clairement un phénomène qui se déroule du côté de la demande. Le facteur explicatif majeur est le ralentissement de la demande chinoise et par conséquent un ralentissement de la croissance mondiale. Car nous sommes aujourd'hui dans une situation dans laquelle la moitié de ce qui constitue

la croissance mondiale vient de la Chine. Seconde raison, l'évolution de la progression de la production mondiale de pétrole : on est sur le même rythme de croissance depuis les années 80. La cause de l'effondrement du cours du baril n'est donc pas une surabondance totalement hors norme de la production, attribuée notamment aux pétroles de schistes. En réalité, la pente de la production est toujours croissante. On n'est pas encore au pic pétrolier. Je pense que l'on n'est pas très loin du sommet, mais le boom du pétrole de schiste n'a pas eu pour résultat une expansion hors norme de la production mondiale de pétrole. Il y a une raison très simple à cela, toujours si l'on regarde les choses avec une vue d'ensemble, pas seulement ces deux dernières années, on s'aperçoit que du point de vue du pétrole conventionnel, qui constitue entre 75 et 80 % de ce qu'on met dans nos réservoirs, (c'est-à-dire du pétrole liquide classique), la production a atteint son pic en 2005. Elle ne croît plus.

Depuis dix ans, cette production est sur un plateau. Elle ne s'est maintenue que grâce à l'envolée sans précédent du cours du baril qui a permis à l'industrie de faire un effort d'investissement énorme pour maintenir la production. Pour donner un exemple, les capitaux investis dans la production pétrolière (CAPEX) ne représentent pas forcément la recherche de nouveaux champs pétroliers. Cela consiste essentiellement à rajouter des pailles dans les verres qu'on a déjà commencé à boire : rajouter des puits, faire des puits plus puissants, pomper plus fort ... dans des zones qui sont généralement celles du pétrole conventionnel.

Le maintien de cette production de pétrole classique est déjà un exploit de la part de l'industrie mondiale, à peu près tout autour du globe. Cette industrie est dans une course sur un tapis roulant, le tapis roulant en sens inverse étant le déclin d'un très grand nombre de zones pétrolifères dites matures. La Mer du Nord est un cas d'école. C'est une zone pétrolifère qui a été exploitée tardivement, développée à la faveur des chocs pétroliers des années 70. C'est l'envolée des cours du baril qui a permis de rendre rentable le fait d'aller chercher du pétrole en mer du Nord, avec des installations qui à l'époque étaient aussi hors normes que celles du gaz de schiste aujourd'hui.

Cette production de la Mer du Nord est entrée en déclin irréversible en 2000, pour des raisons géologiques. Là il n'y a pas de problème de guerre, ni de problème d'accès aux capitaux.

Aujourd'hui, un grand nombre de pays pétroliers anciens, comme le Venezuela, l'Indonésie, le Mexique, le Congo Brazzaville, le Gabon, qui ont été très longtemps des producteurs majeurs, sont à présent sur le déclin. Il faut donc des investissements énormes pour compenser cette baisse. Si les investissements ralentissent, il est très clair que la production en Russie, en Iran, entrera aussi en déclin.

Et donc par rapport à la situation actuelle, les investissements sont en train de décliner...

MA : Oui, c'est la question du moment. Mais pour l'instant parlons encore de ce pétrole conventionnel. C'est très important d'analyser la substance du problème plutôt que ce symbole qu'est le pic. On a depuis 2005 un plafonnement de la production de pétrole conventionnel, qui n'a été possible qu'en triplant les investissements. L'industrie mondiale est passée de, grosso-modo, 200 milliards à quelque chose comme 600-700 milliards de dollars investis. Tout le monde n'a pas réussi à maintenir sa production. Total par exemple, qui a triplé ses investissements, a vu sa production décliner d'un quart.

Le boom du pétrole de schiste implique de forer cent fois plus de puits pour espérer maintenir une production élevée. Maintenant parlons des pétroles non conventionnels. Tout ce qui a permis de

continuer à augmenter la production mondiale, ce sont les pétroles non conventionnels, des pétroles de nature différente ou qui s'exploitent de manière différente et qui ont pour point commun d'être beaucoup plus coûteux à exploiter (pétroles de schistes, sables bitumineux, pétroles dits extrêmes par exemple au large du Brésil). C'est grâce à cette envolée des prix sans précédent depuis le milieu des années 2000 jusqu'à l'été 2014 que tous ces pétroles ont pu être mis en production très massivement. On a une interrogation très importante : savoir ce qui va se passer maintenant que les cours du baril se sont effondrés alors que la croissance mondiale a beaucoup de mal à repartir depuis la crise de 2008. Si on était dans un monde aux ressources infinies, ce qui est postulé gentiment par la science économique depuis toujours, et avec une loi de l'offre et de la demande non bornée : une chute des cours du baril à cause de la surabondance de l'offre entraînerait une réduction de l'offre, qui permettrait de retrouver un nouvel équilibre entre l'offre et la demande et les cours du baril pourraient s'ajuster. Les industriels pourraient recommencer à investir et la production repartirait.



Ça, c'est la théorie classique qui postule sans le dire qu'on pioche dans des ressources infinies. Or, ce n'est pas le cas ! L'histoire du pétrole a à peu près 150 ans. On a foré quasiment partout sur Terre et du pétrole conventionnel, on n'en trouve plus. L'horizon ultime serait l'Arctique mais c'est trop cher et trop risqué. C'est le seul endroit où il n'y a pas eu d'exploration géologique complète. Le seul moyen de faire croître la production mondiale, voire ne serait-ce que la maintenir, serait d'aller vers des investissements toujours plus importants dans la production et donc un prix du baril toujours plus élevé. Dans le monde réel ce n'est pas possible. La question aujourd'hui est : l'humanité a-t-elle les moyens financiers de continuer la croissance de la production mondiale de pétrole ? Les éléments qu'on a sous les yeux ne vont pas du tout dans ce sens.

Le boom du pétrole de schiste aux États-Unis consiste à aller chercher le pétrole directement dans les roches mères. Cela suppose une nouveauté d'un point de vue industriel : forer cent fois plus de puits pour espérer maintenir une production élevée. Aujourd'hui, les experts pétroliers de l'administration Obama disent que, même avec toutes les conditions économiques favorables, d'un point de vue technique ce que l'on voit aux États-Unis actuellement ne pourra pas durer au-delà de la prochaine décennie. Cela signifie qu'au cours de la prochaine décennie on verra à nouveau la production pétrolière décliner, faute de réserves disponibles sur une planète aux ressources finies.

L'énorme question posée par la chute du cours du baril - alors qu'il y a beaucoup de gens qui pensent que c'est une nouvelle ère d'abondance pétrolière, bien qu'un certain nombre d'entre nous pense le contraire - est peut-être que cette chute est le signe que l'humanité n'a pas les richesses pour continuer cette course au baril ultime.

Un jour, un prospectiviste de BP m'a donné cette image à propos des pétroles de schistes : « on est exactement comme des rats de laboratoires qui auraient mangé toutes les céréales et qui se trouvent résolus à manger le paquet ».

Donc on se situe sur le plateau ondulent [|1](#) annoncé par les experts de l'ASPO (Association for the Study of Peak Oil) il y a déjà plus de dix ans...

MA : En ce qui concerne les pétroles conventionnels, oui, depuis 2005, en dépit d'un triplement des investissements dans la production. La production mondiale est sur ce qu'on appelle un déclin naturel de la production existante, qui est estimé à 5 % par an. C'est monstrueux. Ça signifie que tous les ans l'industrie doit ajouter l'équivalent d'une Mer du Nord pour maintenir la production. Je ne parle même pas de la développer. Sur dix ans, il faut quatre Arabie Saoudite !

Si on arrête d'investir aujourd'hui, la production ne se maintient pas, mais chute de moitié. Quatre Arabie Saoudite, c'est environ la moitié de la production mondiale de conventionnel, soit environ 40 millions de barils par jour. Cela, sur une production de conventionnel qui est de l'ordre de 75 millions de barils de pétrole. Si on inclut toutes les autres formes de pétrole, le total est de 90 millions de barils par jour.

Jusque dans les années 90, même si on ne faisait rien la production se maintenait parce qu'il y avait des champs plus jeunes, pas encore à maturité. Ces zones à maturité fournissent aujourd'hui l'essentiel des réserves mondiales. Par exemple, l'Arabie Saoudite a augmenté considérablement son activité de forage, dans des champs déjà existants.

Les pays dont le pétrole est la première ressource économique sont de véritables bombes à retardement dont le mécanisme est d'ores et déjà enclenché **Par rapport à cette situation, quel est l'impact pour les pays du Sud fortement dépendants de leurs exportations pétrolières ?**

MA : C'est terrible pour eux, il y a des chocs budgétaires radicalement violents pour des pays dont le pétrole est la première ressource économique et fiscale alors que sa valeur est divisée par trois. Au Venezuela, au Nigéria, en Algérie, en Russie, on a des monnaies qui se déprécient, des salaires de fonctionnaires qui ne sont pas payés, une [inflation](#) des denrées alimentaires et des prix des biens importés, qui sont en général des biens vitaux. Un certain nombre de bombes économiques et politiques à retardement sont amorcées. Je pense en particulier à l'Algérie où l'on sait très bien que la paix sociale est achetée à flux perdus par le régime, en particulier depuis l'envolée du cours du baril. Aujourd'hui, il y a une forte inquiétude sur la stabilité de ces sociétés.

Ce qui risque de créer une crise de la [dette](#)

MA : Oui, bien entendu. De toute façon, nous sommes « sortis » de la crise de 2008 en ajoutant plus de dettes. Un des facteurs qui permettait de se maintenir, pour un certain nombre de pays fragiles politiquement mais très dépendants du pétrole, était le niveau exceptionnellement élevé du cours du baril. Au Mexique, en Russie, en Algérie, au Venezuela, et dans un certain nombre d'autres pays, le danger est élevé. Je rappelle que la dernière fois que le baril s'est effondré autant c'est au milieu des années 80, avec le contre-choc pétrolier. Comme son nom l'indique, c'est le contrecoup des chocs pétroliers. Il y a eu une envolée sans précédent des cours du baril dans les années 70, qui a provoqué une crise économique et une crise de la dette. Le point d'origine de l'endettement massif, aussi bien des pays riches que des pays du tiers monde, ce sont les chocs de 73 et 79. La crise, sur laquelle ont débouché ces chocs pétroliers, a déprimé durablement les cours du baril. Il y a quand même beaucoup de parallèles avec la situation d'aujourd'hui, la croissance mondiale a été déprimée et les cours du

baril se sont effondrés.

A ce moment-là, quelle a été la conséquence politique quasiment directe ? L'effondrement de l'URSS. Cela a même été une stratégie délibérée de l'administration Reagan : encourager l'Arabie Saoudite à ne pas fermer les vannes en 1985 pour mettre à genoux l'économie de l'URSS dont la seule et unique source de devises internationales était le pétrole. Gorbatchev l'a dit en personne, un des facteurs fondamentaux de la chute de l'URSS a été la chute des cours du baril pendant les années 80. Les Politiques d'[ajustement structurel](#) datent de la même période. Elles ont touché les pays qui s'étaient le plus largement endettés pendant les années 70, très souvent des pays pétroliers.

Le Mexique par exemple, qui est un grand pays pétrolier, s'était lancé dans des programmes sociaux ambitieux qui ont été complètement sapés par l'effondrement des cours du baril. D'un coup, ces programmes n'étaient plus finançables.

Il est très possible que le nouveau choc pétrolier que l'on est en train de vivre ait des conséquences beaucoup plus massives.



Question piège : combien de temps pensez-vous que le pétrole et la dette resteront les moteurs de l'économie capitaliste ?

MA : (Rires) Bonne question !

D'après mes recherches, j'ai tendance à croire que la capacité de notre économie à générer des revenus est directement tributaire de la quantité d'énergie peu chère que l'on peut mettre dans le carburateur de l'économie mondiale. Il y a un lien, sous-estimé jusqu'à présent, entre le niveau de croissance et la quantité d'énergie que vous mettez dans le moteur. On ne saurait trop s'attarder sur le fait que, à mon avis, le big bang de la dette a été provoqué par les chocs pétroliers. Les années 70

représentent le premier moment où l'énergie impose une contrainte au développement de la croissance.

La capacité de notre économie à générer des revenus est directement tributaire de la quantité d'énergie peu chère que l'on peut mettre dans le carburateur de l'économie mondiale

Pas uniquement... pas le seul élément explicatif

MA : Pour expliquer le fait qu'on ait eu plus recours à l'endettement, il y a deux éléments : la fin de l'étalon-or et la crise. D'où vient-elle si ce n'est de l'impact des chocs pétroliers ?

On avance aussi comme explication la hausse des taux d'intérêt de la FED...

MA : Effectivement, mais cette hausse des taux d'intérêt est liée au risque inflationniste. Le Plan Volcker consistait à tuer l'inflation car elle tue les revenus des banques. L'inflation est fondamentalement liée à l'envolée des cours du baril.

Ce rôle fondamental du pétrole dans l'éclatement des crises n'est pas forcément partagé par tous

MA : J'ai consacré beaucoup de temps et de place dans mon livre sur le sujet, en particulier par rapport aux chocs de 73 et 79. Mais le lien entre cours du baril et taux d'intérêts existe aussi au moment de la crise de 2008. Qu'est-ce qui fait éclater la bulle des [subprimes](#) ? C'est l'écrasement du *spread* [2], l'écart entre le taux d'intérêt directeur de la FED et les taux d'intérêts hypothécaires.

Ce spread a été comprimé entre 2003 et 2006 pour une raison très simple : le comité de direction de la FED s'inquiétait de l'inflation. La raison première de cette inquiétude, était déjà l'augmentation des cours du baril, ce qui impacte des myriades de produits et d'activités. C'est la mère de toutes les matières premières. La FED a remonté ses taux d'intérêt entre 2003 et 2006. Au moment de la crise des subprimes, le spread est totalement écrasé entre les taux d'intérêts courts et les taux hypothécaires. Il y a un phénomène identique en 73, un éclatement de la bulle hypothécaire avec la même chaîne : envolée du cours du baril, hausse des taux d'intérêts, problèmes de solvabilité pour les gens endettés, éclatement de la bulle.

Justement, ne risque-t-on pas d'avoir une situation similaire, voire pire, avec les nombreuses faillites des compagnies pétrolières qui ont beaucoup emprunté auprès des banques ?

MA : C'est une possibilité très grave. Aux États-Unis, l'effondrement du cours du Dow Jones a tiré les cours vers le bas notamment à cause des hydrocarbures. Or on pense qu'avant la chute des cours, un tiers des CAPEX3 étaient des capitaux investis dans le pétrole et le gaz.

Enfin, vous travaillez au *Shift Project*, pouvez-vous expliquer en quoi consiste votre travail ?

MA : Nous sommes un groupe de réflexion et de lobbying sur tout ce qui nous paraît pertinent dans le domaine de la transition énergétique. Dans l'objectif de sortir le plus vite possible des énergies fossiles, nous faisons des propositions tant vers les politiques que vers les industriels.

Quels types de propositions ?

MA : Notre analyse prend en compte le rôle de l'énergie dans l'économie. La croissance verte par exemple est exclue de notre réflexion. On ne résonne pas avec ces solutions techniques et trop coûteuses. Nous sommes plutôt sceptiques sur la prétendue révolution énergétique en Allemagne. Nous ne proposons pas de solutions clés en main, mais on essaie d'éclairer sur des questions d'arbitrages avant tout.

Cet article est extrait du magazine du CADTM : [Les Autres Voix de la Planète](#)